Paradoxe

BERTRAND WESTPHAL

LA GÉOCRITIQUE

RÉEL, FICTION, ESPACE

Les Éditions de Minuit

Extrait de la publication

LA GÉOCRITIQUE

DU MÊME AUTEUR

LA GÉOCRITIQUE. RÉEL, FICTION, ESPACE, 2007.

Chez d'autres éditeurs

AUSTRO-FICTIONS. UNE GÉOGRAPHIE DE L'INTIME, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, coll. « Austriaca », 2010.

L'ŒIL DE LA MÉDITERRANÉE. UNE ODYSSÉE LITTÉRAIRE, La Tour d'Aigues, Aube, 2005.

ROMAN ET ÉVANGILE, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Espaces Humains », 2002.

Extrait de la publication

BERTRAND WESTPHAL

LA GÉOCRITIQUE

RÉEL, FICTION, ESPACE

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

L'auteur est reconnaissant à Juliette Vion-Dury, professeur à l'Université de Limoges, d'avoir accepté de relire le manuscrit et pour ses fidèles encouragements. Il remercie les autorités de Texas Tech University (Lubbock) qui ont mis à sa disposition la très riche bibliothèque de leur établissement, ainsi que David Troyansky et Hafid Gafaiti qui, de janvier à juin 2005, ont simplifié son séjour dans le West Texas, où les trois premiers chapitres de cet essai ont été rédigés. Il exprime enfin et surtout sa gratitude à l'égard de l'Université de Limoges dans son ensemble ainsi qu'à la Région Limousin, dont le concours a facilité la publication de ce livre.

© 2007 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

À Titti

Extrait de la publication

Extrait de la publication

INTRODUCTION

La perception et la représentation de l'espace ne participent pas de l'évidence. Point n'est d'appréhension immuable des critères spatiaux, point de lecture statique des données topiques. Notre culture est encore redevable de schémas hérités des Lumières ou, mieux, du positivisme. De même que le temps n'est pas réductible à une métaphore fluviale qui en consacrerait le déroulement progressif et horizontal ou à une métaphore sagittale qui établirait sa réversibilité, l'espace n'est pas le contenant unidimensionnel qu'aurait déterminé une géométrie euclidienne adaptée au goût du positivisme. La révolution einsteinienne est passée par là. Tout est désormais relatif, même l'absolu. Depuis l'aube du XX^e^ siècle, Euclide n'est plus celui qu'il était, *ce* qu'il était. Où sont les repères, où sont les coordonnées stables de l'espace ? Du reste, l'espace a peut-être échappé depuis le début à l'ordre euclidien. De tout temps, il a été soumis à une lecture symbolique. Les détails concrets de la géographie relevaient d'une herméneutique spirituelle et non d'une observation immédiate. Parlant de l'espace géographique dans les textes russes médiévaux, Youri Lotman notait : « La Géographie est devenue une forme d'éthique. Ainsi chaque mouvement de l'espace géographique est-il signifiant, au sens religieux et moral du terme [1] ». Bien sûr, le Moyen Âge était enclin à cette attitude. Alors que le temps médiéval – très tôt défini par saint Augustin – scande le cheminement de l'homme vers un Dieu qui accapare son esprit et conditionne son âme,

1. Youri Lotman, *La Sémiosphère* [1966], traduit du russe par Anka Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Nouveaux actes sémiotiques », 1999, p. 90.

Extrait de la publication

l'espace est, comme l'a rappelé Giuseppe Tardiola, « éminemment ontologique, psychologique, démonstratif ; comme le temps, il devient le champ d'action du symbole et de la liturgie [2] ». Lorsque saint Brendan, légendaire moine irlandais, quitte la côte du Kerry pour entreprendre une *Navigatio* vers le Paradis, il adopte un calendrier liturgique et un parcours balisé par les réminiscences de la Bible. Euclide est oublié ; jamais il n'a été pris en considération par les moines et les scolastiques. L'espace – et le monde qui se déploie en lui – sont le fruit d'une symbolique, d'une spéculation, qui est aussi miroitement de l'au-delà, et, osons le mot, d'un imaginaire. Cet imaginaire ne se scinde en aucun cas du réel. L'un et l'autre s'interpénètrent selon un principe de non-exclusion qui est réglé sur le canon religieux. Toutes les choses étant créées par Dieu, elles participent d'une même réalité transcendantale, qui élude par avance les clivages qui émergeront plus tard entre réel et fiction, entre vraisemblable affirmé et invraisemblable supposé. Dante a conçu sa *Commedia* selon cette orientation panoptique (et verticale) qui lui consentait d'embrasser les trois dimensions de l'Au-delà : l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis. Avec lui, c'est tout le Moyen Âge qui a idéalement posé ce que Mikhaïl Bakhtine a appelé « la coexistence de toutes choses dans l'éternité [3] ». L'espace était dans son intégralité spéculation d'une surnature et reflet de la Création. Si la conception du temps était statique au mètre de l'action matérielle, celle de l'espace était plus dynamique. Dans la *Commedia*, le personnage de Dante est viscéralement lié à l'environnement spatial qu'il décrit et affronte, alors que le temps passe à peine (et ne passerait pas du tout si le protagoniste ne conservait ses qualités de vivant dans un contexte où seul le Purgatoire échappe à la stricte éternité).

La conception de l'espace-temps a évolué à partir de la Renaissance. Bakhtine a commenté ce passage dans son *Esthétique et théorie du roman* (1975) ; il a souligné l'importance d'un basculement capital : celui de la verticalité du temps à

2. Giuseppe Tardiola, *Atlante fantastico del medioevo*, Roma, De Rubeis, 1990, p. 20.

3. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman* [1975], traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987, p. 303.

Extrait de la publication

l'horizontalité, qui s'est traduit « par un élan en avant [4] ». Voire une fuite en avant. Bakhtine aurait pu ajouter qu'inversement la perception de l'espace se verticalisait avec l'introduction de la perspective en peinture et en cartographie et avec l'alignement de notre planète sur la profondeur sidérale du système solaire. Ce revirement s'est affermi au fil des siècles ; il se vérifie encore aujourd'hui. Mais quelque chose donne à penser que notre espace et notre temps ont renoué avec une partie des caractéristiques marquantes du cadre en vigueur avant la Renaissance. Dieu est peut-être mort, qui sait ? Nietzsche est mort, en tout cas. Néanmoins, quel que soit le sort de Dieu, il n'est plus au cœur des débats. Notre société n'aspire pas à la transcendance. L'agencement de son espace-temps n'a pas réintégré la verticale. Mais l'espace-temps n'est plus tout à fait incliné dans le sens d'une horizontale non plus. La validité des repères s'est atténuée. Le postmoderne s'est installé et, révoquant en doute les certitudes de la modernité, a réconcilié le contemporain avec un certain proto-moderne – celui qui proclamait la cohérence d'un monde placé sous le signe de la non-exclusion et de la coexistence de toutes choses. Le postmoderne s'ingénie lui aussi à établir le règne d'une cohérence holistique... mais dans l'hétérogène. « Cohérence » et « hétérogène » : cette alliance de mots définirait aussi bien le chaos que le nouvel espace-temps. C'est pourtant dans les parages labyrinthiques du postmoderne que je vais placer mon étude.

Il est *a priori* plus simple de retracer l'histoire du postmodernisme que celle des représentations de l'espace : une soixantaine d'années au plus pour l'une contre toute la durée de l'humanité pour l'autre ! Devant cette statistique confondante, on baissera pavillon. Mais il n'en demeure pas moins que le postmodernisme se définit volontiers par son absence même de définition. Ce vide recherché – « maniériste », interprèteraient les mauvaises langues – fonde une démultiplication des approches. Il ne saurait être question de faire le tour de celles-ci, ni même de se lancer dans la quête. De toute façon, l'ouvrage sera fugitivement remis sur le métier au cours des développements qui suivront. Je me bornerai ici à exposer

4. *Ibid.*, p. 352.

Extrait de la publication

quelques principes rappelés par Michael J. Dear et Steven Flusty dans *The Spaces of Postmodernity. Readings in Human Geography* (2002). Selon eux, le postmodernisme approvisionne une ontologie de l'incertitude radicale, nantie cependant de principes, dans un régime de totale ubiquité [5]. Le postmodernisme se distingue ensuite en cela qu'il est né sur les ruines du XX^e^ siècle : des vestiges fumants laissés par les conflits et surtout par la Deuxième Guerre mondiale, mais aussi des décombres cacophoniques de l'unité du langage et de la représentation, dont la crise a été décelée et analysée par Wittgenstein et ses successeurs. L'harmonie, fondée sur une perception dite « objective » (positiviste) mais qui, au fond, était idéologique, a vécu et, au moment de son implosion, a libéré toutes les subjectivités, nombreuses. Les discours se sont multipliés dans une belle profusion... et dans une non moins belle confusion. « Par là même, nous sommes voués à l'échec dans notre entreprise de représentation (c'est-à-dire dans le rapport "objectif" des "résultats" de notre recherche) et dans nos tentatives de réconcilier des interprétations conflictuelles [6] », constatent Dear et Flusty. Et d'ajouter, dans le sillage de Jean-François Lyotard et de maints autres : « En somme, le postmodernisme sape la croyance moderniste qui voulait que la théorie pût refléter la réalité et la remplace par un point de vue partiel, relativiste, qui souligne la nature contingente, médiate, de la construction théorique. Les métathéories et les pensées structurantes sont rejetées au profit de micro-explications et de l'indécidabilité. Davantage que bien des penseurs, les postmodernistes apprennent à contextualiser, à tolérer le relativisme et à être toujours conscients de la différence [7] ». Dans cet environnement dont on admettra qu'il a été relativisé à défaut d'être à coup sûr relativiste, la réalité est devenue « un mot pluriel [8] ». Et la réalité qui est ici visée est bien la réalité « objective », celle dont on aurait été en droit

5. Voir Michael J. Dear, Steven Flusty, *The Spaces of Postmodernity. Readings in Human Geography*, Michael J. Dear, Steven Flusty (ed), Oxford, Malden, MA, Blackwell, 2002.
6. *Ibid.*, p. 6.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, p. 254.

Extrait de la publication

d'attendre que des géographes comme Dear et Flusty fussent les défenseurs acharnés.

Dans ce contexte devenu – ou rendu – mouvant, le rôle des arts qui sont susceptibles d'entretenir avec le monde une relation mimétique revêt une importance nouvelle. La littérature, le cinéma, la peinture, la photographie, et j'en passe (comme, pour le moins, la musique, la sculpture), sortiraient-ils de leur confinement esthétique pour réintégrer le monde ? Question difficile, qui appelle un début de réponse, tout juste provisoire, en tout cas aléatoire. Sans vouloir anticiper sur le débat, on postulera d'emblée que si la perception du cadre spatio-temporel de référence s'estompe, le discours fictionnel que véhiculent les arts trouve *ipso facto* une portée originale. Moins nettement déporté sur les marges du réel qu'il ne l'était voici un demi-siècle encore ou à peine plus, il a gagné en force de persuasion. Et si la crédibilité se mesure toujours à l'aune de la référence au « vrai » monde, il n'est plus dit, en pleine ère postmoderne, que le monde de ciment, de béton ou d'acier soit plus « vrai » que le monde de papier. J'évoquais plus haut le dédale postmoderne, or chaque labyrinthe spatialement hiérarchisé dispose d'un monstre en son centre. Dans la tératologie antique, le Minotaure était mi-homme, mi-taureau. Et qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'en serait-il, si le Minotaure avait survécu ? Il serait resté un monstre, un être composite, mais comme beaucoup de monstres il aurait été réhabilité. Que l'on songe à la romance empathique tressée autour des différents King Kong cinématographiques, et à toutes les Bêtes que des Belles ont croisées, aimées parfois. C'est que les temps sont à l'hétérogène. Au cœur du labyrinthe, le Minotaure constituerait le signe tangible d'une nouvelle alliance entre une réalité normative (la « normalité », en un mot) qui ne serait plus tranchée d'une fiction hors norme. Au demeurant, reste-t-il aujourd'hui un point de vue qui puisse revendiquer le primat ? La domination coloniale s'est discréditée et avec elle la domination d'une civilisation, d'une couleur de peau et d'une religion sur les autres ; de la même façon, sont révolues les dominations d'un sexe sur l'autre, d'une sexualité sur l'autre. L'heure est derechef à la coprésence du divers, mais dans le silence de Dieu. L'analogie est ainsi relative avec la perception

Extrait de la publication

médiévale des dimensions de l'existant, mais la divergence est absolue. L'absence d'une norme unitaire et fédératrice renvoie à ce que Douglas Hofstadter a appelé l'« hétérarchie » [9], une hiérarchie désacralisée d'où toute idée de priorité s'est évanouie. Que devient l'espace-temps dans un contexte anomique où la fiction devient une clé de lecture raisonnable du monde, parmi d'autres ? Quelle méthodologie concevoir pour essayer d'appréhender ce qui pourtant est censé échapper à toute appréhension ? Dans ce qu'ils ont de paradoxal, ces questionnements montrent combien les pages qui vont suivre constituent une tentative (un essai) ressortissant à un environnement mobile dont le fuyant même incite à la prudence, à la plus grande humilité.

Une autre question demeure en suspens. Qu'entend-on par *espace* ? *A priori*, l'espace est un concept qui englobe l'univers, que celui-ci soit orienté vers l'infiniment grand ou réduit à l'infiniment petit, qui lui-même est infini(tésimale)ment vaste. Au demeurant, si j'ignore à peu près tout de cet espace macrocosmique ou microcosmique, les spécialistes paraissent à peine plus avancés, à l'échelle des étoiles, *sub specie aeternitatis*. Selon Hervé Regnauld, un géographe, « on ne sait pas s'il est infini ou pas, on ne sait pas s'il va vers une contraction ou une dilatation infinie, on ne sait pas quelle forme il a... On sait juste qu'il n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience psychologique qu'on a de lui et qu'il demande une intellection beaucoup plus qu'une perception [10] ». Ce n'est pas cet espace absolu, totalisant, qui accaparera mon attention, bien qu'à vrai dire la littérature ou le cinéma lui réservent une place non négligeable. Cet espace-là est en effet investi par la science-fiction et par tous les mondes possibles qui se projetteraient au-delà du perceptible, sans quitter le concevable pour autant. Mon effort portera donc sur les espaces perceptibles, qui eux-mêmes restent assez rétifs à la définition, car, comme l'écrit avec à-propos Regnauld, « il n'existe pas d'espace global qui contienne toutes

9. Voir Douglas Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach. Les brins d'une guirlande éternelle* [1979], traduit de l'américain par Robert French et Jacqueline Henry, Paris, Dunod, 2000 (1985).

10. Hervé Regnauld, *L'espace, une vue de l'esprit ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), 1998, p. 34.

les problématiques géographiques, même réduites à des lois théoriques [11] ». Et ce qui est vrai pour la géographie, l'est *a fortiori* pour la littérature et les autres arts mimétiques. En prenant quelque risque, on pourrait proposer deux approches fondamentales des espaces perceptibles : l'une serait plutôt abstraite, l'autre davantage concrète ; la première embrasserait l'« espace » conceptuel (*space*), la seconde le « lieu » factuel (*place*). Mais l'une n'est pas exclusive de l'autre, ne serait-ce que parce que la démarcation entre espace et lieu est quelque peu flottante. Dans *Space and Place. The Perspective of Experience* (1977), le géographe américain Yi-Fu Tuan voyait plutôt dans l'espace une aire de liberté, où la mobilité s'exprime, alors que le lieu serait un espace clos et humanisé : « Comparé à l'espace, le lieu est un centre calme de valeurs établies [12] ». Cette acception trouve aux États-Unis, un écho particulier. Pour Tuan, l'espace ne se transforme en lieu que lorsqu'il entre dans une définition et prend un sens. Et d'ajouter : « Tout le monde entreprend de transformer l'espace amorphe en une géographie articulée [13] ». Pour le commun des mortels, le lieu est un repère sur lequel le regard se pose et où il fait une pause, « un point de repos [14] ». La distinction entre *espace* et *lieu* a été étudiée par les géographes, les sociologues, au fond par tous ceux qui ont dû appliquer au lieu une réflexion théorique.

Devant le flou qui marque la délimitation entre espace et lieu, certains ont préféré explorer d'autres voies. Après avoir préconisé un recours modéré et critique au terme *espace*, l'urbaniste italienne Flavia Schiavo a tout bonnement proposé de lui substituer la notion de *contexte*, qui rassemble les valences matérielle et immatérielle contenues dans les deux termes (espace, lieu). Le contexte intègre, selon elle, l'aire sociale, culturelle, etc., qui « organise l'architecture globale d'un lieu habité [15] ». En somme, l'espace qualifié entre dans la constitu-

11. *Ibid.*, p. 115.
12. Yi-Fu Tuan, *Space and Place. The Perspective of Experience* [1977], Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2002, p. 54.
13. *Ibid.*, p. 83.
14. *Ibid.*, p. 161.
15. Flavia Schiavo, *Parigi, Barcellona, Firenze, forma e racconto*, Palermo, Sellerio, 2004, p. 77.

Extrait de la publication

tion du lieu, tandis que la connexion des deux participe d'un contexte. La phénoménologie a focalisé beaucoup d'énergie sur cette question. Pour sa part, elle sépare la *Lebenswelt* (Husserl, Schütz), qui est le lieu des activités intentionnelles de l'homme (et de la femme), de l'*Umwelt*, qui est le cadre dans lequel ces activités s'accomplissent. Là encore, la difficulté consiste à dégager une typologie des interactions entre l'espace proprement humain (*Lebenswelt*) et l'espace qui environne l'homme (*Umwelt*). Du reste, si l'on s'accorde avec Maria De Fanis, toujours italienne mais géographe, les sujets sont entendus comme « des entités qui, se modelant sur l'*espace*, le chargent d'actions, d'idées, de valeurs individuelles et collectives qui le transforment en *lieu* [16] ». Il n'est décidément pas simple de sortir tout de go de la dichotomie du spatial et du local. Hans Robert Jauss, le promoteur des études de réception critique, a lui aussi contribué à alimenter le débat. S'appuyant sur les travaux des sociologues Alfred Schütz, auteur de la théorie des axes de pertinence, et Thomas Luckmann, élève de Schütz [17], Jauss a fait de l'inscription dans l'espace-temps une réalité quotidienne « éprouvée comme un monde intersubjectif que je partage avec les autres [18] ». Cette réalité est constituée par « la relation spatiale "ici-et-là-bas", et comme monde relationnel (*Mitwelt*) par la situation de vis-à-vis [19] ». Si l'*Umwelt* relève du constat, la *Mitwelt* suppose une action, ou plus exactement une interaction, qui donne son sens à l'existence de l'individu. Comme les phénoménologues dont il s'inspire, Jauss évoque alors « la relation spatiale "ici-et-là-bas", à partir de laquelle la réalité quotidienne s'organise en monde environnant [20] ».

16. Maria De Fanis, *Geografie letterarie. Il senso del luogo nell'alto Adriatico*, Roma, Melteni, 2001, p. 22.

17. Voir l'essai posthume de Alfred Schütz, *Reflexions on the Problem of Relevance*, R. Zaner (ed), New Haven, London, Yale University Press, 1970 ; voir aussi Alfred Schütz, Thomas Luckmann, *Strukturen der Lebenswelt* [1975], 2 vol., Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1979, 1984.

18. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception* [1975], traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990 (1978), p. 320.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 321.

Extrait de la publication

De fait, c'est l'étude de cette relation qui motive l'ensemble de la géocritique. Il s'agira de sonder les espaces humains que les arts mimétiques agencent par et dans le texte, par et dans l'image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage. Avant d'aboutir à une tentative de définition de la méthodologie géocritique, trois escales sont programmées. Elles me permettront de cerner les fondements théoriques de la géocritique. C'est par une réflexion sur la *spatio-temporalité* que va s'ouvrir ce livre. On y verra comment les métaphores du temps tendent à se spatialiser depuis les lendemains de la Deuxième Guerre mondiale et de quelle façon l'espace a été revalorisé au détriment d'un temps qui, dans la critique et la théorie, avait exercé jusque-là une suprématie sans partage. Je m'attarderai ensuite sur une constante de l'espace contemporain : sa mobilité, qui est peut-être bien devenue chronique. Y aurait-il désormais un état permanent de transgression, de franchissement – une *transgressivité*, qui ferait de tout espace un ensemble foncièrement fluide ? La pérégrination à travers la spatialité constituant une odyssée de plus, une troisième escale s'imposait sans doute. Elle est dévolue à une spéculation théorique sur les liens entre le monde et le texte (ou l'image), le référent et sa représentation. C'est dans ce troisième chapitre qu'est sondée la *référentialité*, la nature du lien entre le réel et la fiction, entre les espaces du monde et les espaces du texte. Une place spéciale sera réservée à la théorie des mondes possibles, dont les illustrateurs ont été nombreux en Europe et dans les pays anglo-saxons depuis que Alexius Meinong et Ludwig Wittgenstein eurent établi une analogie entre le monde de la réalité dite « objective » et les mondes abstraits, les mondes du texte. Si l'on se reportait au distinguo traditionnel entre « espace » et « lieu », on noterait que les trois premiers chapitres privilégient l'espace, car la spatio-temporalité, la transgressivité et la référentialité délinéent le cadre conceptuel avec lequel la géocritique s'harmonise. Mais, quoique cette opposition soit biffée dans les développements qui vont suivre (l'espace et le lieu confluant selon moi dans les « espaces humains »), force est de reconnaître que la géocritique s'assortit prioritairement à l'approche du lieu. Le quatrième chapitre expose la méthodologie géocriti-

Extrait de la publication

que. Il me donnera l'opportunité de compléter ce que j'avais une première fois évoqué dans l'article « Pour une approche géocritique des textes », paru en 2000 dans *La Géocritique mode d'emploi* [21], qui avait en quelque sorte lancé l'aventure géocritique. Dans un dernier chapitre, dont la nature conclusive ne saurait être que provisoire, il s'agira d'interroger l'importance du texte dans la construction du lieu, de passer de la spatialité du texte à la *lisibilité* des lieux. Poussant jusqu'au bout la question de la référentialité, je me demanderai qui du texte ou du lieu... fait l'autre. Au crépuscule du structuralisme, le texte fictionnel est rentré dans le monde pour s'y installer à son aise. Se peut-il qu'il s'engage dans la création du monde ?

L'un de mes objectifs est de dresser le début d'un inventaire « spatiologique [22] », par-delà les frontières nationales du champ critique, par-delà les confins linguistiques du corpus fictionnel, par-delà aussi les seuils disciplinaires, puisque la littérature est ici recontextualisée dans un environnement qui fait la part belle à la géographie, à l'urbanisme, à bien d'autres disciplines encore. Car autant se rendre à l'évidence : la littérature, de même que les autres arts mimétiques – parce qu'ils sont justement mimétiques – ne paraissent plus isolables du monde en ce début de millénaire. Tout est dans tout, et inversement ? Peut-être. Et c'est bien le problème. Mais on n'exclura pas que c'est dans l'absolument hétérogène que la liberté de la parole critique s'exprime le plus à son aise et en regard d'enjeux majorés.

21. Voir Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », in *La Géocritique mode d'emploi*, Bertrand Westphal (éd.), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2000, p. 9-40.

22. Voir Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 1986.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

CHAPITRE I : SPATIO-TEMPORALITÉ 19

Histoire : la dernière ligne droite ? – La sémantique des tempuscules : modalités d'une variabilité spatio-temporelle. – La spatialisation du temps en régime postmoderne. – L'espace contre-attaque. – Les nouveaux agencements du temps et de l'espace. – La saisie interdisciplinaire de l'espace et du temps. Géographie, architecture, urbanisme et littérature. – Le désordre et l'ordre littéraire.

CHAPITRE II : TRANSGRESSIVITÉ 65

Passants à l'âme arlequine. – De la transgression à l'état de transgressivité. L'espace navicule. – Géologie des grands ensembles et transgressivité 1 : le polysystème et la sémiosphère. – Géologie des grands ensembles et transgressivité 2 : déterritorialisation, reterritorialisation. – Les tourments du cartographe postmoderne. – Corps et mouvance. – Le tiers espace.

CHAPITRE III : RÉFÉRENTIALITÉ 126

L'espace et sa représentation : prolégomènes. – Demain est-il avant-hier ? Représentation de l'encore-vide, représentation du trop-plein. – Réel, littérature, espace. – Entre le pavé et la page. – La théorie des mondes. – Les oscillations référentielles. – Consensus homotopique. – Brouillage hétérotopique. – Excursus utopique.

CHAPITRE IV : ÉLÉMENTS DE GÉOCRITIQUE 183

La géocritique, une approche géocentrée. – La géocritique, une approche interdisciplinaire. – La multifocalisation ou comment sortir de ses foyers. – La polysensorialité ou l'empire des sens. – Une vision stratigraphique. L'asynchronie, la polychronie ou les espacements du temps. – Le destin du stéréotype.

CHAPITRE V : LISIBILITÉ 241

Deux Italiens à Paris : Italo Calvino et Umberto Eco. Un Parisien place Saint-Sulpice : Georges Perec. – De la pierre et du papier. Le texte précède-t-il le lieu ? – La lisibilité des lieux. – Lecture du texte, lecture de l'espace et nouveau réalisme : de la métaphore à l'hypothèse de travail.

NOTES 276

TABLE DES MATIÈRES 277

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX JUIN DEUX MILLE SEPT DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 4408.
N° D'IMPRIMEUR : 070998

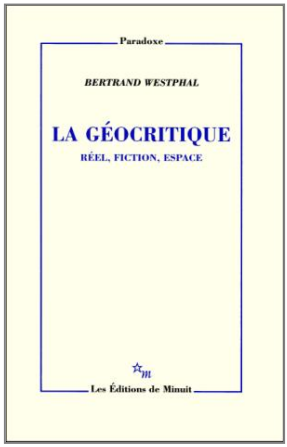
Dépôt légal : septembre 2007

« PARADOXE »

Pierre Bayard, LE PARADOXE DU MENTEUR. Sur Laclos.
Pierre Bayard, MAUPASSANT, JUSTE AVANT FREUD.
Pierre Bayard, LE HORS-SUJET. Proust et la digression.
Pierre Bayard, QUI A TUÉ ROGER ACKROYD ?
Pierre Bayard, COMMENT AMÉLIORER LES ŒUVRES RATÉES ?
Pierre Bayard, ENQUÊTE SUR HAMLET. Le Dialogue de sourds.
Pierre Bayard, PEUT-ON APPLIQUER LA LITTÉRATURE À LA PSYCHANALYSE ?
Pierre Bayard, DEMAIN EST ÉCRIT.
Pierre Bayard, COMMENT PARLER DES LIVRES QUE L'ON N'A PAS LUS ?
Pierre Bayard, L'AFFAIRE DU CHIEN DES BASKERVILLE.
Pierre Bayard, LE PLAGIAT PAR ANTICIPATION.
Pierre Bayard, ET SI LES ŒUVRES CHANGEAIENT D'AUTEUR ?
Bernard Cerquiglini, L'ACCENT DU SOUVENIR.
Bernard Cerquiglini, UNE LANGUE ORPHELINE.
Jean-Louis Chrétien, PROMESSES FURTIVES.
Jean-Louis Chrétien, LA JOIE SPACIEUSE. Essai sur la dilatation.
Jean-Louis Chrétien, CONSCIENCE ET ROMAN, I. La conscience au grand jour.
Gilles Deleuze, CRITIQUE ET CLINIQUE.
Gilles Deleuze, L'ÎLE DÉSERTE ET AUTRES TEXTES. Textes et entretiens 1953-1974.
Gilles Deleuze, DEUX RÉGIMES DE FOUS. Textes et entretiens 1975-1995.
Georges Didi-Huberman, PHASMES. Essais sur l'apparition.
Georges Didi-Huberman, L'IMAGE SURVIVANTE. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg.
Georges Didi-Huberman, IMAGES MALGRÉ TOUT.
Georges Didi-Huberman, GESTES D'AIR ET DE PIERRE. Corps, parole, souffle, image.
Georges Didi-Huberman, LE DANSEUR DES SOLITUDES.
Georges Didi-Huberman, LA RESSEMBLANCE PAR CONTACT. Archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte.
Georges Didi-Huberman, QUAND LES IMAGES PRENNENT POSITION. L'œil de l'histoire, 1.
Georges Didi-Huberman, SURVIVANCE DES LUCIOLES.
Georges Didi-Huberman, REMONTAGES DU TEMPS SUBI. L'œil de l'histoire, 2.
Pascal Engel, LA DISPUTE. Une introduction à la philosophie analytique.
Stéphane Ferret, LE BATEAU DE THÉSÉE. Le Problème de l'identité à travers le temps.
Jean-Marc Ghitti, LA PAROLE ET LE LIEU. Topique de l'inspiration.
Evelyne Grossman, LA DÉFIGURATION. Artaud, Beckett, Michaux.
Evelyne Grossman, L'ANGOISSE DE PENSER.
Jean-François Hamel, REVENANCES DE L'HISTOIRE. Répétition, narrativité, modernité.

Extrait de la publication

Nathalie Heinich, DU PEINTRE À L'ARTISTE. Artisans et académiciens à l'âge classique.
Nathalie Heinich, LE TRIPLE JEU DE L'ART CONTEMPORAIN. Sociologie des arts plastiques.
Nathalie Heinich, CE QUE L'ART FAIT À LA SOCIOLOGIE.
David Lapoujade, FICTIONS DU PRAGMATISME. William et Henry James.
Ali Magoudi, LA LETTRE FANTÔME.
Serge Margel, LE TOMBEAU DU DIEU ARTISAN, précédé de AVANCES par Jacques Derrida.
Richard Marienstras, SHAKESPEARE AU XXIe SIÈCLE. Petite introduction aux tragédies.
William Marx, L'ADIEU À LA LITTÉRATURE. Histoire d'une dévalorisation, XVIIIe-XXe siècle.
William Marx, VIE DU LETTRÉ.
Clément Rosset, LE DÉMON DE LA TAUTOLOGIE, suivi de CINQ PETITES PIÈCES MORALES.
Clément Rosset, LE RÉGIME DES PASSIONS et autres textes.
Clément Rosset, IMPRESSIONS FUGITIVES. L'ombre, le reflet, l'écho.
Clément Rosset, FANTASMAGORIES, suivi de LE RÉEL, L'IMAGINAIRE et L'ILLUSOIRE.
Clément Rosset, LA NUIT DE MAI.
Clément Rosset, L'ÉCOLE DU RÉEL.
Clément Rosset, TROPIQUES. Cinq conférences mexicaines.
Peter Szendy, ÉCOUTE. Une histoire de nos oreilles, précédé de ASCOLTANDO par Jean-Luc Nancy.
Peter Szendy, MEMBRES FANTÔMES. Des corps musiciens.
Peter Szendy, LES PROPHÉTIES DU TEXTE-LÉVIATHAN. Lire selon Melville.
Peter Szendy, SUR ÉCOUTE. Esthétique de l'espionnage.
Peter Szendy, TUBES. La philosophie dans le juke-box.
Esthétique de l'espionnage.
Michel Thévoz, L'ESTHÉTIQUE DU SUICIDE.
Antoinette Weber-Caflish, CHACUN SON DÉPEUPLEUR. Sur Samuel Beckett.
Bertrand Westphal, LA GÉOCRITIQUE. Réel, fiction, espace.
Edgar Zilsel, LE GÉNIE. Histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance.



Cette édition électronique du livre
La Géocritique. Réel, fiction, espace de Bertrand Westphal
a été réalisée le 10 octobre 2011
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320049).

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707322357

Extrait de la publication